

peine. Mais les Turcs ont un flegme suffisant pour ne pas s'en rebuter¹. » Aujourd'hui encore, à Constantinople, dans les grandes mosquées ou dans les médressés qui les environnent, on retrouve, à deux ou trois siècles de distance, la même leçon et la même pantomime — comme si, depuis le temps où Galland en esquissait la physionomie, le maître et l'élève étaient demeurés à la même place.

C'étaient aussi de grandes fêtes, celles du Baïram, qui marquaient la fin du Ramadan, où toute la ville étincelait de feux, où les coupoles des mosquées s'environnaient de lumières, où, entre les minarets, des versets du Coran semblaient s'inscrire sur le ciel en lettres de flamme. C'étaient les divertissements de la vie impériale, longues stations sous de beaux ombrages, festins entremêlés de prières, passe-temps élégants et subtils qui semblaient évoquer la Byzance des Comnènes et des Paléologues, toute une société cruelle et précieuse, sanguinaire et raffinée tout ensemble, qui prenait plaisir tour à tour à l'assassinat et aux fleurs. Le sultan Achmet III, au dix-huitième siècle, avait, plus que les Hollandais, la passion des

1. A. Galland, *Journal*, I, 80.